*Mercredi 27 mars 2013 - 16 h 58 [GMT + 1]*

NUMERO 305

*Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde*— PHILIPPE SOLLERS
*Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

# Des faits, des faits, des faits et des faits

Sous le titre du dernier livre de Marcel Cohen, *Sur la scène intérieure*, (Paris, coll. « L'un et l'autre », Gallimard, 2013, 154 p., 17,90 €) on peut lire, en plus petits caractères : Faits. Quelque chose est donc repris ainsi, prolongé, infléchi ou modifié, de la trilogie antérieure des *Faits, Lecture courante à l'usage des grands débutants* [2002], *Faits, II* [2007] et *Faits, III Suite et fin* [2010]. Ce n'est pas que ceux-ci formaient une totalité close ou récapitulaient un ordre ou un désordre du monde auquel l'auteur n'aurait rien eu de plus à ajouter, mais (*Cf.* Entretien avec Alain Veinstein, 2010, France-Culture, podcasté) que la forme trouvée ne pouvait plus produire que du même, au risque de devenir un procédé, ce dont il n'avait nul désir, ayant justement conçu un ensemble ouvert au hasard et infini en puissance, sinon en acte.

*Transfinitude*

Si divers que soient lesdits *Faits*, si fulgurants que soient certains d'entre eux, l'exercice n'emprunte rien d'autre à Félix Fénéon que son économie de moyens, ascèse langagière ici dépourvue de tour de force apparent. Sans doute certains comportent-ils ce qu'on peut appeler des scènes, mais elles sont toujours précaires, tréteaux envolés, sol balayé, cadre dissous, telles des images sur un écran fantasmatique, voilant un trou essentiel. Plutôt qu'un cadre, une armature, soit la constance du recollement des faits, dérivant vers un infini qui ne les conciliera pas. La trilogie ne cesse pas de

défaire l'illusion que fut le monde et, érigeant ces formations ou concrétions qui, contournant le territoire de la fiction, tentent de s'égaler à la description, elle prend le lecteur par la main et l'invite, plus qu'à s'y accommoder, à y mettre du sien.

La persistance du signifiant *faits*, maintenant en sous-titre, s'est donc imposée à l'auteur, contre ce qu'il avait cru savoir et pouvoir anticiper. Soumise à la scène intérieure sur laquelle il nous convoque et qui s'en trouve supportée, la présence de ces faits plus petits semble plus discrète, plus littérale, mais aussi plus diffuse. Disséminée entre les huit noms et prénoms propres, dates de naissance et numéros du convoi de France vers Auschwitz, les photographies des vivants qui répondaient à ces noms et l'enchevêtrement des détails des huit vies afférentes, elle affleure entre lumières et ombres sur deux portées de textes, l'ouï-dire, reconstitué, authentifié (en romain) et le remémoré, vécu (en italique). Ni illustres ni imaginaires, ces vies, réellement assassinées, réalisent enfin par et dans l'écriture leur destin signifiant ; reconstituées, devenues lisibles, non résorbables dans la trame des jours, elles s'y égalent. Quant aux « documents », ce sont des répliques d'objets détourés photographiés un par un en pleine page, dont les textes disent comment ils revinrent à l'auteur et le lien avec chacun des siens. Solennelle, sans doute, la présentation l'est, mais elle n'est pas du tout figée. Paris donne le vertige, Paris bruisse et vit, aimé, Paris occupé, Paris traquant terrifiant jusqu'à Béziers, où leur désir a amené ces jeunes juifs turcs et leurs parents.

L'écriture les *rend* tels qu'ils peuvent et doivent donc se dire, avec la déformation proprement incalculable qui leur a été imprimée, du point de vue des personnages qu'ils furent : « Pour apprécier l'attachement des Juifs de Turquie à la France (ce fut vrai dans tout l'ex-Empire ottoman), il faut une remarque supplémentaire : la France, à leurs yeux, n'était pas seulement le pays de Racine, celui des Lumières et de la Révolution de 1789 accordant, la première en Europe, les droits civiques aux Juifs. Paradoxalement, c'était aussi la France de l'affaire Dreyfus. – Un obscur capitaine juif est accusé d'espionnage, estimait-on sur les rives du Bosphore. Personne ne sait s'il est coupable et la France est au bord de la guerre civile ! Presque partout ailleurs dans le monde, le capitaine aurait été fusillé après un procès sommaire ou pas de procès du tout, et personne n'aurait entendu parler de lui. » (p. 61-62).

*L'objet en question*

Ces objets disparates ont convergé aujourd'hui dans le livre. Il n'est pas anodin que la première phrase ait justement trait au livre, que le livre soit nommé et considéré pour le principe même de tout ce qu'il enferme, « dans » l'espace qu'il occupe, selon sa topologie singulière, sans dedans véritable – si bien que les feuillets qui le composent formant le décor de la scène, le lieu où celle-ci se conçoit se déporte, du côté de, voire chez le lecteur.

Lors de la première leçon de son Cours de l'année 2010 Jacques-Alain Miller a gravé en nous, l'esquissant, l'image de la main de Lacan se refermant sur des vérités premières. C'est aussi son Cours intitulé « Pièces détachées » (2004-2005) qui me revient en mémoire avec ces vérités, comme détachées de la main. « Pourquoi, tout bien considéré, écrit Ponge, un homme de telle sorte doit-il parler ? Pourquoi les meilleurs, quoi qu'on en dise, ne sont pas ceux qui ont décidé de se taire ? » Et il ajoute : « Voilà ce que je veux dire ». (« Des raisons d'écrire », *Le parti-pris des choses*, Paris, *Poésie/*Gallimard, [1948], p. 163).

De la texture des sept objets photographiés, en contrepoint, contrepoids, affleure le regard des disparus dont les photographies ressuscitent les visages ; sauf pour l'un d'eux, pour qui une gourmette en tient lieu : c'est la petite sœur de Marcel qui dut attendre avec sa mère d'avoir atteint l'âge légal de six mois pour être déportée. On saisit alors pourquoi l'objet le plus réel, c'est bien le silence assourdissant qui se condense dans les pages 48 à 54, traversant le demi-siècle écoulé en quelques secondes et des myriades de pensées. Celui-là, il ne passe pas et c'est miracle qu'il n'ait pas dévasté jusqu'à la conception même de « la scène intérieure », sans laquelle il ne serait plus d'écriture possible.

Les trois premiers volumes de *Faits* auront donc bordé l'espace pour donner lieu à cette scène sur laquelle nous ne verrons plus jamais que les textes, et, à travers eux, cédant au charme de l'évocation, des photos et des images des personnes et de leurs objets, recueillis par un homme, devenu après la guerre qui lui enleva tant des siens, journaliste, puis écrivain.

La psychanalyse peut sauver des gens, Christine Angot vient de le rappeler haut et ferme (*Cf. Le Monde* du 23 février dernier) ; comme la lecture ; ou les mettre à mal ; comme l'une ou l'autre. Comment ne pas penser qu'Emma B* aurait dû rencontrer Freud au lieu de lire des romans ? Née trop tôt, Emma vécut et mourut de sa mort atroce, nimbée de l'insaisissable bonheur d'écriture de celui que le siècle suivant nommerait l'idiot de la famille. Ce qui est commun à l'une et à l'autre, n'est-ce pas ceci, qu'« il n'y a d'événement que de dire » ? (Lacan, Le Séminaire, leçon du 15 janvier 74).

Ce n'est pas trop de proposer que ces *Faits* rassemblent pour les décliner aussi précisément que possible les éléments qui forment la subjectivité moderne, au sens où aucun de ceux-ci ne vaut pour aucun tout qu'il n'y a pas. La subjectivité en question, toujours sur le point d'éclater, c'est l'écriture qui l'attrape et permet qu'elle pulse, batte, s'ouvre et se ferme comme un œil qui n'aurait la mémoire d'aucun point de vue fixe. Sans cesse, sans trêve elle est portée vers du nouveau, inédit, caché, petit ou immense et de laps en laps, chaque facette qui s'en déduit pour la composer est manifestement sans commune mesure avec quoi que ce soit. Incommensurable, soit que le passé

engloutisse la mémoire de l'avenir, soit que l'avenir ravale le passé par l'oubli, soit que le présent, seul, permette, l'écriture y aidant, de se tenir entre ces deux gouffres.

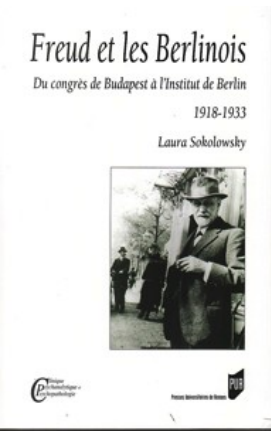
Dire la scène intérieure, c'est bien faire signe qu'il y a, là, quelque chose encore, plutôt que rien, qui exige, sans demander, qu'on dise. Je me demande si « la scène intérieure » n'est pas un nom de ce que l'analysant a chance de construire dans sa cure, à partir de quoi il pourra forger à nouveaux frais sa langue et persévérer dans son dire, vers le dehors, dont les affinités avec le dedans requièrent une topologie à laquelle « le livre », comme tenant-lieu, n'est peut-être pas si étranger qu'il y paraît.

Nathalie Georges Lambrichs

****

# *Freud et les Berlinois* de Laura Sokolowsky

*Freud et les Berlinois - Du Congrès de Budapest à l'Institut de Berlin (1918-1933)* publié par Laura Sokolowsky aux Presses Universitaires de Rennes en janvier dernier, constitue un document passionnant sur l'histoire des pionniers de la psychanalyse freudienne. Il ne se limite pas à une approche historique érudite : il est soucieux de pointer les enjeux inhérents à la création de la première policlinique psychanalytique en 1920, suivi par la mise en place du premier lieu de formation structuré, l'Institut de Berlin. Les conséquences des choix qui furent fait dans cette période, persistent, jusque de nos jours, dans le devenir du mouvement psychanalytique.




S'il est habituel de souligner que la différence majeure entre les lacaniens et l'IPA porte sur la question du contre-transfert - résistance à la cure pour les uns, levier pour les autres -, la recherche de Laura Sokolowsky rappelle que la question de la formation en constitue une autre, et tout aussi décisive. À l'Institut de Berlin, le contre-transfert n'était pas l'enjeu de débats théoriques, les enseignants y étaient avant tout soucieux de transmettre l'enseignement de Freud, mais au prix d'une codification de celui-ci, qui les conduisit à enfermer la pratique dans un cadre contraignant, peu en rapport avec les libertés prises par Freud dans sa pratique quotidienne.

Max Eitingon fut le personnage central de ce tournant. On découvre cet homme de l'ombre dans le travail de Laura Sokolowsky. Il fut le mécène et le Directeur de la policlinique, tandis qu'il devint le Directeur de l'Institut en 1925 lors de la mort d'Abraham. Ami de Freud, grand bourgeois fortuné, psychiatre formé au Burghölzli, il fut en position de donner les orientations majeures. Il fit primer la

fonction didactique de l'Institut sur la mission sociale primitivement dévolue à la policlinique psychanalytique. L'orientation marxiste et révolutionnaire de la psychanalyse, soutenue en particulier par Reich et Fenichel, n'avait pas ses sympathies, ni celles de Freud. Or Eitingon faisait reposer l'Institut et la policlinique sur l'autorité de Freud. Cependant, en matière de technique, il n'avait pas la même liberté que ce dernier, et moins encore que Ferenczi. Eitingon conclut assez vite que ses collègues et lui n'étaient pas parvenus à trouver à la policlinique un nouvel alliage entre l'or de la psychanalyse et le cuivre de la suggestion, de sorte qu'il estimait que mieux valait ne rien changer à la technique classique. Il ne voulait ni dégradation de la pratique, ni recours à la suggestion, de sorte qu'il prônait de s'en tenir à une cure-type définie d'abord par l'association libre, puis l'abstinence, l'interdiction de prendre des décisions essentielles pendant l'analyse, la régularité des séances, et l'allongement du patient sur le divan. Dès lors, sous son impulsion, en moins de dix ans, fut mis en place une « formation à la prussienne », constitué par un dispositif rigide encadré par une organisation hiérarchique où seuls les plus dociles avaient des chances d'être sélectionnés comme candidats. Berlin servit de surcroît de champ d'expérimentation à la césure entre analyse didactique et analyse à visée thérapeutique, en instaurant un règlement encadrant la première.

Une des préoccupations majeures des dirigeants de l'institut fut la lutte contre la psychanalyse sauvage. Pour cela, fut progressivement mis en place le trépied de la formation sur lequel la plupart des psychanalystes s'accordent encore aujourd'hui : analyse personnelle, formation théorique et analyse de contrôle. Cependant l'Institut de Berlin proposa une standardisation rigide de ce cadre de formation.

Laura Sokolowsky met l'accent sur la prédominance d'un modèle médical de formation prôné par l'équipe dirigeante de l'Institut presque entièrement composée de médecins peu favorables à la position défendue par Freud sur l'analyse profane. « Il existait un écart, démontre-t-elle, entre la position défendue par Freud vis-à-vis de la psychanalyse profane, et l'institutionnalisation de la psychanalyse telle qu'elle se réalisa en premier en Allemagne. » Or cet écart se creusa jusqu'à devenir un gouffre dans les derniers moments de la policlinique. Une véritable « désintégration de la psychanalyse » fut alors orchestrée par ceux-là même qui estimaient qu'elle devait survivre en tant que spécialité médicale. La fin de la policlinique progressivement dissoute dans une tentative d'aryanisation de sa direction, de ses membres et de ses pratiques s'avère particulièrement révélatrice. « Le combat acharné de Freud pour la défense de l'analyse profane, au début des années 20, avait une valeur prémonitoire, souligne Laura Sokolowsky : réduite à la thérapeutique, la psychanalyse n'existe plus. […] C'est la raison pour laquelle, affirme-t-elle, l'étude de cette période sombre est si instructive. Elle montre comment, de sacrifices en compromis et de compromis en compromissions, en acceptant de se mettre au service du maître dans l'espoir d'obtenir une

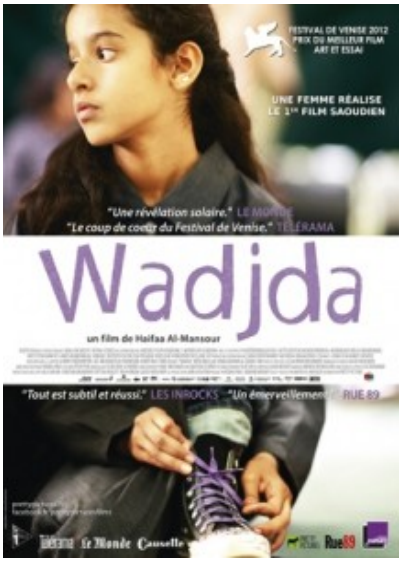
reconnaissance officielle accompagnée de moyens matériels, des psychanalystes allemands vendirent leur âme au diable. »

Ce travail historique sur *Freud et les Berlinois* est à lire parce qu'il est en prise sur l'actualité et contribue à l'éclairer, en particulier quand le législateur veut résorber la psychanalyse dans la psychothérapie, quand la formation des analystes reste en débat, et quand l'ECF crée de nouvelles policliniques sous la forme des CPCT (Centres Psychanalytiques de Consultations et de Traitements).

Jean-Claude Maleval

****

# Wadjda, une jeune femme plus vraie et plus réelle




**Wadjda : un sujet moderne**

Le film d'Haifaa Al-Mansour « Wadjda »[1] nous introduit dans une Arabie-saoudite contemporaine. Issue d'une famille d'aujourd'hui aux valeurs traditionnelles, Wadjda met en exergue les contradictions du monde moderne. Happé par le capitalisme occidental ce pays se heurte aux impasses du plus-de-jouir tout en restant aliéné à une législation religieuse extrêmement stricte.

L'islam sunnite est la religion d'Etat. Les femmes saoudiennes ont particulièrement peu de libertés, elles doivent être entièrement voilées, ne peuvent conduire, doivent se soustraire au regard des hommes, et cela suivant les préceptes rigoureux du Coran.

Pourtant Wadjda, sous son uniforme traditionnel d'écolière, arpente la banlieue de Riyad en converses et jean's, écoute du rock et fait un petit commerce de cassettes audio enregistrées ou de bracelets aux couleurs d'équipes de football. Dans ce domaine elle excelle, dure en affaire elle a un but, réunir suffisamment d'argent pour s'offrir un vélo. Vélo qu'elle convoite pour faire la course avec Abdallah. Le hic : les femmes d'Arabie-saoudite ne font pas de vélo ! Ce que lui souligne son ami Abdallah, Wadjda lui répond sans défaillir : « tu dis ça pour ne pas perdre contre une fille ! ».
Ce qui constitue initialement l'objet de désir d'une femme c'est ce qu'elle n'a pas. Par identification masculine, Wadjda, qui n'a pas de vélo, en désire furieusement un afin de se mesurer à Abdallah. « Elle veut donc elle aussi l'objet, et même un objet en tant qu'elle ne l'a pas. C'est dans la dépendance de la demande que l'objet *a* se constitue pour la femme »[2] Et cet objet Wadjda va le demander à sa mère, négociant pied à pied, sans rien céder de son désir.

**Quand l'amour d'un homme ne suffit pas**

Abdallah est fasciné par le désir décidé de Wadjda. Il délaisse les parties de foot avec ses copains pour la rejoindre et la soutenir dans sa quête obstinée du vélo. Abdallah parade avec son vélo tout en le prêtant à Wadjda et en lui apprenant à en faire. Il lui offre un foulard ou encore fait l'homme pour la défendre en se recommandant de son oncle puissant. Il avoue alors à Wadjda : « tu sais que je veux t'épouser plus tard ? ». Libre et décidée Wadjda incarne le phallus qui manque à l'Autre, se faisant ainsi désiré et aimé de lui « C'est pour ce qu'elle n'est pas qu'elle entend être désirée en même temps qu'aimée »[3]. Et Abdallah de chercher le phallus, signifiant de son désir, chez la jeune femme. « Ce dont il s'agit pour l'homme selon la définition même de l'amour, *donner ce qu'on n'a pas,* c'est de donner ce qu'il n'a pas, le phallus, à un être qui ne l'est pas. »[4]
Cependant l'amour d'Abdallah ne suffit pas à arrêter Wadjda tout au contraire, elle ne renonce pas au vélo quitte à affronter le courroux de l'Autre.

**Une femme manquante**

Wadjda, en jeune fille bien décidée, est déterminée à courir après cet objet *a*, objet phallique par excellence, et ce qu'elle rencontre c'est l'intraitable autorité de l'Autre religieux. La jeune femme est confrontée à la férocité d'un Autre impérieux posant une castration symbolique cinglante, « les filles ne font pas de vélo, sinon elles ne peuvent plus avoir d'enfant ». L'ordre symbolique est en place et le vélo, objet interdit, en est la représentation. L'Autre de la loi incarné par des femmes –la directrice d'école, les professeures, sa mère– l'arrête et la limite dans sa quête de l'objet. Elles lui font entendre qu'elle est une femme et qu'en tant que telle elle n'est pas-toute.
La justesse du ton employé par Haiffa Al-Mansour permet de mettre en exergue combien devenir femme –en Arabie-Saoudite comme ailleurs– n'est pas une affaire sociale, culturelle, ou religieuse, mais bien une affaire de structure. Dans son éveil du féminin Wadjda est confrontée à la question universelle des femmes quant à leur rapport au manque, c'est-à-dire à l'énigme de la féminité S(Ⱥ).

Et le sujet femme n'est pas-toute soumise au symbolique, elle n'est pas-toute prise dans la fonction phallique.

**La mascarade, comme le voile, un rempart**

Wadjda consent à devenir une jeune femme et se fait docile à la commande de l'Autre de porter une abaya tout en en méprisant pour autant sa valeur symbolique. A sa mère qui ironise sur le fait qu'elle va alors bientôt la marier, elle répond –mi-crédule, mi-désabusée– « Ah ah très drôle ! ». C'est là, me semble-t-il, une habile illustration de ce qu'une femme –plus qu'un homme– ait un rapport simplifié avec le désir de l'Autre ; ce qui lui confère une plus grande liberté. Comme le rappelle Lacan dans son séminaire l'Angoisse « Si elle a cette plus grande liberté, c'est parce que, le rapport à l'Autre, elle n'y tient pas aussi essentiellement, *wesentlich*, que l'homme, en particulier pour ce qui est de la jouissance. »[5]

Ainsi Wadjda, toute jeune femme, sait y faire avec le désir de l'Autre. Utilisant le carcan de l'enseignement religieux, elle le détourne à son profit. Wadjda, rappelée à l'ordre, décide de s'inscrire au concours de récitation coranique, afin de décrocher la première place et, par là-même, la récompense qui lui permettrait de s'acheter son vélo. Belle démonstration de mascarade féminine lorsqu'elle se présente en toute humilité devant la directrice d'école pour faire montre de repentance en s'inscrivant au concours, ou encore devant l'une de ses professeures lorsqu'en difficultés pour psalmodier elle reconnaît son peu d'aisance en la matière ce qui lui vaut la reconnaissance de celle-ci. « Dans l'ensemble, la femme est beaucoup plus réelle et beaucoup plus vraie que l'homme » nous dit Lacan, « en ceci qu'elle sait ce que vaut l'aune de ce à quoi elle a affaire dans le désir, qu'elle en passe par là avec une fort grande tranquillité, et qu'elle a, si je puis dire, un certain mépris de sa méprise, luxe que l'homme ne peut s'offrir. »[6].

Le voile, tout comme le subtile stratagème de la mascarade, a pour fonction de venir masquer le phallus en tant qu'il manque à la femme. « Le voile révèle ce qui se cache, le corps féminin comme objet de désir. Le voile est un semblant qui donne l'illusion que derrière il y a quelque chose. Or derrière le voile, comme derrière le masque, il n'y a rien : LA femme n'existe pas. »[7]

**Ce qui manque à la mère**

La naïveté de Wadjda, reste d'infantile, lui fait perdre l'objet tant convoité, quand psalmodiant parfaitement elle remporte le concours et la prime, elle dévoile alors son dessein : utiliser cet argent pour l'achat de son vélo. La directrice blêmit et lui retire sur le champ ce qu'elle venait de lui donner, en lui imposant de remettre cette récompense à la cause palestinienne. Ce rappel –brutal– à l'ordre symbolique signale ici que la privation concerne chaque femme. Et le film pourrait ainsi

se ponctuer. Pourtant la subtilité et la sensibilité féminine d'Haifaa Al-Mansour invitent à faire un tour de plus. En effet, le film trouve son dénouement dans la mise en perspective du désir de la mère. Avec perspicacité la réalisatrice nous permet de saisir combien le désir de Wadjda est intiment corrélé à celui de sa mère. « C'est bien ce que Freud nous explique, sa revendication du pénis restera jusqu'à la fin essentiellement liée au rapport à la mère, c'est-à-dire à la demande. C'est dans la dépendance de la demande que l'objet *a* se constitue pour la femme. »[8]. Et, ainsi, en toile de fond de l'émergence de la féminité de Wadjda se vit le drame maternel. Cette mère blessée dans le réel de son corps –elle est stérile suite à la naissance de Wadjda– et atteinte quant à sa féminité, est délaissée par un mari qu'elle aime. La mère offre à Wadjda, avec l'argent de sa robe –tel un sacrifice de son corps– son vélo. Cette femme manquante, souhaite rendre sa fille « heureuse » et lui offre l'objet tant désiré. Il n'est à pas douter que la tenace revendication phallique de Wadjda est ici intimement liée à ce qui manque à la mère et dont elle est la cause. « Si vous lisez l'article de Freud sur la sexualité féminine, vous apprendrez que ce n'est pas simplement de manquer du phallus qu'il s'agit quant à la petite fille, mais bel et bien de le donner à sa mère, ou d'en donner un équivalent, tout comme si elle était un petit garçon. »[9]

**Une femme qui se conjugue au futur**

Haifaa Al-Mansour, femme plus libre, moins encombrée par le signifiant phallique, dépeint avec finesse la société saoudienne d'aujourd'hui sans jamais tomber dans les poncifs frustres, les provocations malvenues ou les revendications faciles. La réalisatrice nous rappelle tout simplement qu'une femme est libre de structure S(Ⱥ) et qu'après l'Œdipe –comme avant– il y aura toujours dans ce monde des petites Wadjda pour désirer des vélos !

Alice Ha Pham

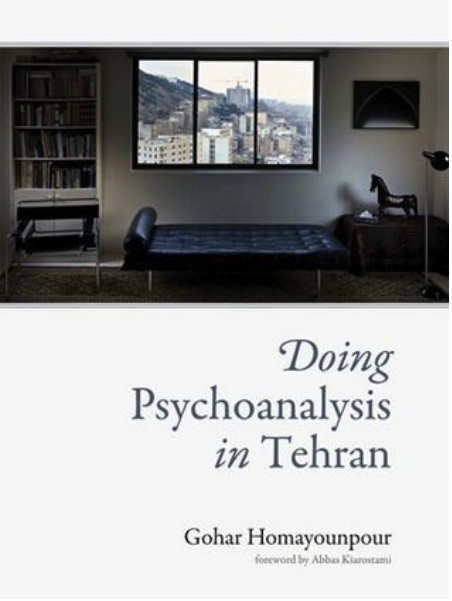
1. « Wadjda » film réalisé par Haifaa Al-Mansour, sorti le 6 février 2013
2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p233
3. Lacan J., « La signification du phallus », *Ecrits II*, Paris, Seuil, Points Essais, 1999, p172
4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, p351
5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p214
6. *Ibid.*, p223
7. Liget Fouzia « La comédie des sexes : sexualité féminine et sexualité masculine », La C*a*use du désir, n°81, juin 2012
8. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p233
9. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relations d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p192

*****

# Une Iranienne au Freud Museum

## Gohar Homayounpour, *Doing psychoanalysis in Tehran*

Jeudi dernier 21 mars, j'étais à Londres, en compagnie de Natalie Wulfing et Roger Litten, pour suivre la conférence de Mme Gohar Homayounpour, invitée par le Freud Museum à présenter son livre, *Doing psychoanalysis in Tehran* (Gohar Homayounpour, *Doing Psychoanalysis in Tehran,* MIT Press, 2012).




La conférencière dit animer à Téhéran un « Groupe freudien » comptant dix analystes, dont trois femmes, et une centaine de membres. Elle enseigne à l'Université, et des membres du Groupe travailleraient dans de nombreux dispensaires, y compris dans des villes traditionnellement religieuses.

Si le gouvernement iranien a pu qualifier la psychanalyse d' « ennemie de l'Etat », la seule conséquence aura été pour elle de devoir consentir à « parler de libido et non pas de sexe » ce qui la fait sourire. Elle reçoit ses patients tantôt en étant voilée, tantôt le visage découvert, sachant s'adapter à chacun.

Mme Homayounpour a soudainement changé de ton. *I am angry*, dit-elle, contre ce groupe d'analystes lacaniens français qui a mobilisé l'opinion pour faire sortir de l'hôpital une analyste qui vivait « une crise psychotique » - mobilisation qui aurait porté « le plus grand tort à la psychanalyse en Iran ». Quand, après la conférence, je me suis présenté à elle comme membre de ce groupe français et que je lui ai dit qu'elle me paraissait bien sûre d'elle en se prononçant de façon aussi catégorique sur l'internement de Mitra Khadivar, alors que nos informations étaient tout autres, elle m'a répliqué que nous aurions mieux fait de nous enquérir de la santé de Mitra auprès d'elle. Nous en sommes restés là sur le sujet.

La conférencière avait lu quelques morceaux choisis de son livre. Puis, paraissant un peu lasse, elle avait bien voulu répondre aux questions de l'assistance qu'elle avait préalablement mise en garde contre la pente des Occidentaux à penser la situation iranienne à partir de « clichés » orientalistes.

Roger Litten lui demanda de nous éclairer sur les conséquences, quant à la pratique, des différences culturelles existant entre Boston (où elle a vécu vingt ans et a été formée par l'IPA) et Téhéran : en réponse, elle s'attacha à nous convaincre que les hommes étaient partout les mêmes, également soumis au complexe d'Œdipe. Une seule particularité lui paraît significative : la passion des Iraniens pour la parole, les récits et les contes (*stories*). Ceci lui semble constituer le meilleur terreau possible pour le développement de la psychanalyse en Iran, où la libre association y apparait consubstantielle au mode de pensée.

Ma question portait sur le rapport de ses analysants à la religion : comment peut-on se vivre soumis à Dieu (étymologie de « musulman ») et sujet de l'inconscient ? Gohar Homayounpour répondit qu'elle ne voyait pas de différence majeure d'un continent à l'autre. D'ailleurs, fit-elle remarquer, les Etats-Unis ont aussi leurs intégristes religieux. Elle considère que ses patients sont tout à fait semblables à ceux que Freud recevait à Vienne.

Son livre retrace les premières années de sa pratique à Téhéran. C'est un voyage au pays du contre–transfert, ce qui ne l'empêche pas de se référer fréquemment à Lacan comme à Julia Kristeva, à Simone de Beauvoir, etc. Sa seule citation précise de Lacan figure à la dernière page du livre. Elle concerne l'amour, qui « est de donner ce qu'on n'a pas ». Elle cite alors Jacques-Alain Miller pour expliciter cette proposition. Elle explique que, grâce à l'analyse permanente de ses sentiments et à son travail d'écriture, elle a pu apprendre à aimer ses patients.

Franck Rollier

# Lacan Quotidien

**publié par navarin éditeur**

**INFORME ET REFLÈTE** *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

## ▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

## ▪ rédaction

coordination anne poumellec annedg@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani

édition cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

## ▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller
▪pour babel
-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky
-Lacan Quotidien au brésil angelina harari
-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

-pour Latigo, Dalila Arpin et Raquel Cors
-pour Caravanserail, Fouzia Liget
-pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

▪traductions chantal bonneau (espagnol) maria do carmo dias batista (lacan quotidien au brésil)
▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
▪technique mark francboizel & olivier ripoll
▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

## ▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

**Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (**anne poumellec annedg@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
**Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes :** ***manuelles*** **dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10** •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

**Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.** •